

Une passion Sur les traces d'Ingmar Bergman

Rafaël Ouellet

Guy Maddin

Number 136, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, R. (2008). Une passion : sur les traces d'Ingmar Bergman. *24 images*, (136), 46–47.

Une passion

Sur les traces d'Ingmar Bergman

par Rafaël Ouellet, cinéaste

Un matin de mai. J'arpente les rues de Stockholm pour la première fois. J'y suis pour mon travail, trois journées sans temps libre, sauf le matin très tôt. Tout est fermé : le Musée Strindberg et le Musée Nobel, le Svenska Filminstitutet. Gamla Stan est déserte. Le Kungliga Dramastika Teatern est également fermé. Ingmar Bergman y a présenté plusieurs pièces et y fut directeur pendant trois ans. On y joue, le lendemain de mon départ, la dernière des *Revenants* d'Ibsen, adaptée et mise en scène par Bergman lui-même. J'aurais aimé y assister, comme le petit Ingmar à douze ans, « assis au deuxième rang du premier balcon, la place tout de suite à côté de l'entrée »¹. Il est sept heures du matin, je frappe tout de même à la porte. Le silence. Une autre porte, puis une troisième. Je serai en retard au travail, je dois pourtant entrer. J'attends, je bâille, j'observe les Suédois, les Suédoises. C'est une dame qui ressemble plutôt à une Européenne de l'Est qui se présente la première. Je lui explique dans un anglais approximatif que je ne peux quitter Stockholm sans avoir visité ce théâtre, que Bergman est mon père spirituel, que c'est plus important que tout, *do you understand?* Elle s'occupe de la comptabilité et c'est tout, mais j'insiste. Il faut trouver une façon. Nous marchons dans les couloirs, aucun signe de vie, aucune trace de Bergman. Comme dans les rues de la ville, à l'intérieur du Dramaten, tout est fermé, sauf une salle de répétition. Elle m'y laisse seul quelques minutes. Je ferme les yeux et tout est clair. Je vois Bergman ici, je l'entends. Il a créé ici, il a écouté, peaufiné son art, pensé, angoissé, dirigé. C'est peut-être dans cette même salle, lorsqu'il répétait *La danse de mort* de Strindberg, qu'il a reçu la visite de deux policiers et qu'ont commencé ses difficultés avec le fisc, qui l'ont mené à la dépression, à l'hôpital et en exil en France et en Allemagne. Je vois aussi Bergman qui ordonne, il écrit, il charme, il tombe amoureux, il invente des histoires. Je voulais la basilique, on m'a offert la sacristie.

En 22 ans de visionnage de films populaires, loués dans une station-service ou sus-

dans un cinéma commercial, et toujours doublés en français, j'ai vu tout au plus quatre ou cinq palmes d'or, celles données à des films américains, bien sûr, et tout autant de films sous-titrés. Les villages sont ainsi faits, les cégeps régionaux aussi. Ma cinéphilie, ma vraie, a vu le jour dans un ciné-club où j'étais un intrus et le benjamin. J'anticipais ces rencontres hebdomadaires avec impatience, excité comme un enfant la veille de Noël. Quel film apportera un participant cette semaine? C'est devant cet immense téléviseur, couché par terre, entre l'écran et les autres, que j'ai pris forme. Tarkovski, Zulawski, Kusturica, Wilder, Buñuel. C'est donc ça le cinéma! À la sixième semaine, c'était au tour du participant Podz de nous présenter *Cris et chuchotements* d'Ingmar Bergman. La Suède m'attirait depuis toujours, le titre m'était familier, j'étais prêt, vulnérable, naïf. Ce sont d'abord les noms sur le carton rouge qui me fascinent; Owe, Liv, Sven, Kåbi. Et les bruits de cloches, les statues, les natures mortes et un fondu au rouge. Bergman n'a pas encore montré un visage et je sais que ce film sera important pour moi, qu'une histoire d'amour commence. J'ai de la difficulté à respirer. J'accompagne Harriet Andersson dans sa souffrance. Je souffre avec elle. Je sens les images s'installer sournoisement quelque part dans ma tête, il sera impossible de m'en défaire. Le sang sur la bouche d'Ingrid Thulin, l'agonie d'Harriet, la peur dans les yeux de Liv Ullmann, la Pietà. Simplicité et complexité, beauté et laideur, la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, l'amour et la haine. Tout ça enveloppé dans une poésie que je n'ai encore jamais vue au cinéma. Je suis confus et séduit. Je n'ai qu'un mot en tête : magie. « Je ne peux souhaiter quelque chose de meilleur. À présent, pendant quelques minutes, je peux goûter la perfection. Et je suis rempli de gratitude envers ma vie qui me donne tant. »²

Souvenir. Je suis dans une longue file avec mon épouse. Tout au bout, assise à une table, Liv Ullmann dédicace *Face to Face*, son nouveau livre. Ma femme a aussi apporté *Changing*, la biographie de 1976. Liv y signe

« Warm wishes, with love, Liv Ullmann ». Elles échangent quelques mots, je prends deux photos, nous partons lentement, muets. Après avoir marché un long moment, nous nous regardons, nous pleurons.

Tous mes courts métrages sont marqués par ma fascination pour Bergman. Celui que je m'appête à tourner le sera tout autant, et j'en ai marre. Ça ne me réussit jamais. Ce film n'aura pas d'emprunts ou d'hommages cachés ici et là. Ce sera un exorcisme, une purge. Drapeau suédois, références à Strindberg, comédienne qui prend le spectateur en photo, deux sœurs qui règlent leurs différends par une nuit froide, des murs blancs, des pièces vides. Les cadrages, le nom des personnages, l'ambiance sonore. Et des silences et des gros plans. Après ce sera terminé. Pour toujours. Mais une des comédiennes doit être remplacée à la dernière minute, le montage est difficile, le film n'est pas bon, les projections publiques sont toujours accompagnées de problèmes techniques, aucun festival n'en veut. C'est mauvais, mais je n'ai pas honte, je suis chagriné. « Tant de contrariétés ne sont pas l'effet du hasard. »³ Bergman ne veut pas de moi.

Juillet. Je suis chez mes parents. Je règle les derniers détails de mon deuxième long métrage qui sera tourné dans moins d'un mois. Les soirs, couché dans le lit de mon enfance, j'évacue Bergman de mon scénario, de mes plans. Il en reste encore des traces, certaines nécessaires au film, d'autres qui me prennent encore par surprise. C'est un travail difficile, un exercice d'humilité qui me rappelle qu'on ne se mesure pas à Bergman. Un matin chaud, le soleil entre violemment dans ma chambre et je me réveille avec un mal de tête insoutenable. Quelques courriels dans ma boîte, dont un de Denis Côté. Il a pour seul titre un point. Quelque chose ne va pas, je le sais, mais quoi? « Bergman est mort. Ça devait arriver un jour ou l'autre. » Court, froid, franc. Un coup de hache. Dans mon lit, chez mes parents, je pleure. Je suis orphelin. ☞

1. Ingmar Bergman *Laterna magica*, Stockholm, Norstedts Förlag, 1987, p. 261.

2. *Cris et chuchotements* (1972), réalisé par Ingmar Bergman, Cinematograph AB.

3. Ingmar Bergman, *Laterna magica*, op. cit. p. 267.



Ingmar Bergman sur le tournage
de *Fanny et Alexandre*